Gourara

J. Bisson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1770>

DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.1770

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1999

Pagination : 3188-3198

ISBN : 2-7449-0097-4

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

J. Bisson, « Gourara », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 21 | 1999, document G67, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1770> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1770>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Gourara

J. Bisson

- 1 La centaine d'oasis qui se dispersent entre le plateau du Tadmait à l'est et les cordons dunaires de l'extrémité sud du Grand Erg Occidental à l'ouest, sont regroupées sous le nom de Gourara. C'est l'une des entités les plus originales du centre-ouest saharien, d'une part, parce que les Gouraris constituent l'une des paysanneries les plus vigoureuses du Sahara, d'autre part parce que plus des deux tiers des ksour et des agglomérations abritent des populations qui utilisent le parler berbère, zénatiya ou tazennatit, apparenté à celui des Berbères du Maghreb occidental (M. Mammeri et alii., 1973).
- 2 L'étymologie du nom Gourara serait pour certains d'origine arabe, pour d'autres berbère. En arabe classique, *qarara* signifie (قارر, -|ش) *séjour fixe* (enquête de Ph. Marçais au Mzab, 1954) ; sans doute le même mot que *grara* pluriel (غراير, -|ش) *grair, grayer*, qui, au Sahara mauritanien, est une *plaine couverte d'herbages*, ou encore *cuvette où se réunissent les eaux, étendue plate, plaine... souvent couvertes d'une végétation buissonneuse ou d'un pâturage toujours vert* (Pierret, 19 ; R. Capot-Rey et alii, 1963). Toutefois, à l'appui d'une origine berbère, on citera Léon l'Africain (xvi^e siècle) qui nomme le Gourara *Tegorarin*, tout comme l'avait fait Ibn Khaldoun dans son *Histoire des Berbères* (« Tous ces endroits – Tsabit et *Tigorarin* – servent de point de départ aux caravaniers qui se rendent au Soudan »), et récemment Mouloud Mammeri (1984) qui fait dériver Gourara du berbère *tigurarin*, féminin pluriel de *agrur* : enclos, par suite : campement, lieu habité. La logique incline à opter pour un toponyme d'origine berbère, arabisé par la suite, dans la mesure où ces étymologies ne sont nullement exclusives les unes des autres ; en effet, l'axe majeur autour duquel s'organise l'espace goura-ri, c'est-à-dire la Sebkha de Timimoun – qui n'est pas le fond d'un lac complaisamment décrit par nombre d'auteurs (T. Bisson, 1987) – est une cuvette dissymétrique, bordée à l'est par un vigoureux talus qui permet à l'eau d'une nappe profonde (cf. *infra*) d'affleurer sous forme de suintements – site préférentiel pour la fixation d'une population –, et qui collecte les rares eaux de ruissellement ainsi que les eaux qui, depuis des siècles, irriguent et lessivent les terroirs pour finalement s'évaporer et donner, par accumulation de sel, une sebkha.

Le Gourara. croquis de situation.

- 3 L'ancienneté du peuplement zénète se traduit dans la toponymie des ksour, tantôt typiquement berbère (Azekkour, Allamellal, Irhzer, Taoursit, Oudrar, Tind-jillet...), tantôt sous une forme à peine arabisée dont le plus bel exemple est cet El Hadj Guelmane, déformation vraisemblable de *aguelmane*, car à l'aval de l'oasis de ce nom se forme chaque hiver une large flaque d'eau. Quant à l'importance actuelle de la population berbérophone, elle s'explique non seulement par la présence de ceux qui se déclarent zénètes et que l'on peut considérer comme les descendants du noyau zénète originel, berbère et judéo-berbère (quelques familles mhadjriya, islamisés de vieille date, en sont les actuels représentants), mais encore par la forte proportion de Noirs (46,5 % de la population en 1952), descendants d'esclaves par métissage, qui, eux, se classent parmi les Zénètes ou les Arabes selon la langue qu'ils parlent et qui est celle de leurs anciens maîtres. Un comptage effectué dans les années 1950-1952 (Jean Bisson, 1957) précise que sur 25 114 habitants que compte alors le Gourara, 15402 sont berbérophones (soit 61,3 %) et 9 712 arabophones (soit 38,7 %), les proportions variant d'un groupe d'oasis à un autre. C'est dans les oasis du sud-ouest du Grand Erg Occidental que les Berbérophones forment une écrasante majorité : 95,8 % au Tarhouzi dont 1/5^e seulement de Noirs, 100 % dont plus des 2/3 de Noirs dans les villages qui entourent la petite ville de Charouïne, sur la hamada dite de Ouled Aïssa (qui porte les derniers cordons dunaires de l'Erg), ainsi que sur la rive orientale de la Sebkhia de Timimoun, notamment au sud et au nord de Timimoun (87,6 %, dont moitié noire). Et si, dans le nord de la Sebkhia, un habitant sur deux (48,3 %) est berbérophone, ce n'est que dans les oasis du sud du Gourara que les Berbérophones sont notoirement minoritaires : 41,4 % dans le groupe de l'Aougrout, 36,2 % dans celui du Deldoul (et dans les deux cas, près des 2/3 Noirs). En revanche, dans le nord-est du Gourara, c'est-à-dire dans le Grand Erg Occidental et ses bordures, les Arabophones sont largement majoritaires : 80,3 % au Tinerkoug ; la sédentarisation récente et massive de nomades

chaanbas dont les territoires de parcours se situent dans et autour du Grand Erg Occidental l'explique pour une bonne part. Ces clivages socio-raciaux doublés de l'appartenance linguistique que le recensement (à usage interne) mettait en valeur pour des raisons variées (le rapport Blancs/Noirs traduisait un clivage social très net) sont désormais occultés par la statistique : pour autant, cette répartition a-t-elle été modifiée ? Probablement peu, sauf dans la ville de Timimoun (afflux de fonctionnaires en majorité arabophones au chef-lieu administratif), encore qu'il soit impossible de le préciser, car aucun dénombrement officiel ne concerne la langue parlée prioritairement par les quelque 70 000 habitants qui vivent au Gourara dans les années 90.

Répartition des ksour arabophones et berbérophones du Gourara (J. Bisson, 1957).

Ighzer, oasis du Gourara.

Le grenier fortifié, construit sur une butte témoin détachée de la corniche de grès, domine le ksar. Palmeraie irriguée par les foggaras. Palissade de palmes accumulant le sable et protégeant les jardins (photo J. Bisson).

- 4 Comment expliquer la permanence de ce peuplement zénète dans un milieu caractérisé par un climat hyper-aride (R. Capot-Rey, 1953) ? La relative abondance de l'eau d'irrigation constitue un élément de réponse. Car cette eau provient pour l'essentiel du réseau des foggaras* (galeries souterraines révélées en surface par les alignements de puits d'évent et d'évacuation des déblais) – une singularité en matière d'équipement hydraulique qui, au Sahara algérien, n'est partagée de nos jours que par les oasis du Touat et du Tidikelt situées dans la même position géographique, c'est-à-dire en fer à cheval à l'extrémité ouest et sud du long glacis qui borde la corniche du Tadmait ; à noter que ces deux groupes d'oasis comptent de nombreux toponymes berbères, même si les populations sont totalement arabisées, à l'exception de quelques rares familles. Avec des moyens techniques limités, ce réseau de foggaras a pu être aménagé parce qu'elles exploitent la nappe dite du Continental Intercalaire (autrefois qualifiée, improprement, d'albienne, un qualificatif qui lui est resté), ici affleurante du fait du relèvement vers l'ouest des grès d'âge secondaire qui constituent le réservoir hydraulique le plus important du Sahara – alors que cette même nappe, située à une profondeur de 1000 à 1500 m au Bas-Sahara algéro-tunisien, ne peut y être exploitée que par des forages coûteux. L'abondance relative de cette nappe, le fait que son affleurement, à hauteur de la corniche dominant la Sebkha de Timimoun, ait entraîné la présence de suintements et sources qui sont à l'origine de la technique des foggaras, expliquent la localisation préférentielle des palmeraies tout au long de la corniche orientale de la Sebkha de Timimoun ainsi qu'à l'Aougrou et au Deldoul. Quant aux palmeraies du groupe d'oasis situées dans l'ouest du Gourara, elles sont alimentées par la nappe dite de la Hamada, beaucoup moins abondante, d'où la dissymétrie du

peuplement de part et d'autre de la Sebkha de Timimoun. Dans les oasis du Grand Erg Occidental, l'eau provient de la nappe dite de l'Erg, à fleur de sol, que les habitants du Tarhouzi et du Tinerkouk exploitent soit en aménageant des fosses de grandes dimensions et de faible profondeur afin de permettre aux racines des palmiers d'atteindre directement la nappe (une technique analogue à celle qui est pratiquée dans le Souf), soit en puisant l'eau au moyen de puits à balancier, aujourd'hui renforcés par des motopompes. En résumé, la nappe albiennaise est, au Gourara, la seule importante, et c'est la raison qui fait que les aménagements agricoles récents, gros consommateurs d'eau, sont tous localisés sur les affleurements des grès du Continental Intercalaire, donc à l'est.

Un peigne-partiteur au débouché d'une séguia de foggara dans la palmeraie de Timimoun (photo J. Bisson).

Croquis de l'irrigation d'un jardin du Ksar el-Hadj (Aougrou) (d'après J. Bisson).

- 5 De ce contexte hydrogéologique, il résulte deux types de terroirs de palmeraie traditionnelle. Les plus nombreux, densément occupés, se disposent en éventail (J.

Bisson, 1962) au débouché des foggaras dont l'eau est partagée en volume entre chaque ayant droit au moyen d'un peigne-partiteur, car, du fait du coût du creusement du tunnel puis de son entretien, une foggara est très généralement la propriété d'un groupe. De ce peigne-partiteur partent les seguias qui éclatent en éventail en direction des jardins pour aboutir dans un bassin où s'accumule l'eau, avant d'être « lâchée » vers les planches de culture. Par contre dans l'Erg, la mise en valeur individuelle consécutive au creusement des fosses a pour résultat une nébuleuse de terroirs éclatés qui juxtaposent des cuvettes ceinturées d'une dune artificielle. Il est à noter que cette différence dans la mobilisation des ressources hydrauliques, donc le mode d'occupation du sol – et, partant, l'organisation sociale, beaucoup plus égalitaire dans les oasis de l'Erg (sa traduction en est la faiblesse de la population noire) –, est à mettre en relation avec un peuplement récent de l'Erg, lui-même conséquence des migrations des populations zénètes. Car ces palmeraies d'Erg sont postérieures à celles qui sont irriguées par foggaras : les traditions orales, confortées par les traces visibles sur la photographie aérienne, le confirment ; c'est, en effet, par essaimage de populations zénètes à partir d'oasis à foggaras que se sont peuplés le Tarhouzi, en quasi-totalité zénète, et le Tinerkouk de l'ouest appelé Souani, également zénète. Seule exception, ces petites fosses aménagées par les nomades (arabophones) lorsqu'ils se fixent durant les mois d'été en bordure de l'Erg, et plus particulièrement au Tinerkouk, pour y semer quelques pieds de pastèques.

- 6 Déplacements des populations à l'intérieur même du Gourara, migrations des terroirs sur de courtes distances, ont eu pour résultat une abondance des lieux abandonnés ou des ksour en ruine (J.-C. Echallier, 1973) : l'explication est à rechercher dans les modalités de l'évolution du système hydraulique. Car l'eau qui alimente les foggaras est fossile dans la mesure où elle ne se renouvelle que très lentement et très faiblement sur sa bordure septentrionale, au pied de l'Atlas Saharien (J. Savornin, 1947) : elle est héritée des séquences humides du Quaternaire (P. Rognon, 1995) ; aussi bien, faute de renouvellement, toute exploitation se traduit par un rabattement du toit de la nappe – précisément la tranche d'eau dans laquelle viennent s'alimenter les foggaras –, ce qui oblige à abaisser le plancher de la galerie, voire à creuser un second réseau au-dessous du premier, afin que la partie productive de la galerie plonge à nouveau dans la nappe (A. Cornet, 1952). Il en résulte l'obligation de créer de nouveaux jardins situés à une cote inférieure à celle des jardins originels, d'où un glissement vers les points bas, si l'on veut continuer à bénéficier d'une irrigation par gravité, avantage qu'offre toute forte dénivellation topographique. Telle est la raison, foncièrement déterministe, de la permanence des populations zénètes en bordure de la corniche dominant la Sebkha, ce trait majeur de la géographie du Gourara, en somme son axe structurant.

Un Zénète récoltant le blé de son jardin, dans une oasis au sud de la Sebkhha de Timimoun (photo J. Bisson).

- 7 Toutefois, la généralisation des motopompes, le plus souvent affectées à l'irrigation d'un seul jardin, parfois greffées sur un conduit de foggara pour en détourner une partie du débit (J. Bisson, 1992), se présente comme une authentique révolution, puisque, pour la première fois dans leur histoire, les terroirs agricoles peuvent s'affranchir des contraintes topographiques : en effet, il n'est désormais plus nécessaire de rechercher systématiquement des points bas (toujours engorgés d'une eau saumâtre pour la raison qu'ils recueillent depuis des siècles les eaux d'irrigation qui ont lessivé les terroirs de culture) pour y installer de nouveaux jardins, ce qui autorise une conquête de terrains vierges, voire une reconquête des points hauts par l'agriculture. Il en résulte des mises en valeur qui se multiplient à l'écart et en amont des palmeraies traditionnelles, et que les nouvelles dispositions légales favorisent (A.P.F.A. : accès à la propriété foncière agricole). C'est pourquoi, tout en restant largement tributaire du réseau de foggaras (un tel investissement, résultat de siècles d'effort, ne peut être abandonné : certaines foggaras bénéficient d'un renfort à partir d'un pompage qui vient relever un débit déclinant), la morphologie agraire du Gourara (comme celle du Touat ou du Tidikelt voisins) se diversifie, tantôt par adjonction à proximité des vieilles palmeraies de jardins individuels organisés pour la production de légumes sous abris plastiques, tantôt par étalement de grappes de cercles de 30 à 50 hectares irrigués par des rampes-pivot alimentées par des forages, à l'Aougrout tout particulièrement — une forme de céréaliculture hautement capitaliste qui a l'avantage d'être trois fois moins gourmande d'eau qu'une palmeraie (D. Dubost, 1992). Et comme un simple puits à motopompe fournit dix fois plus d'eau que 2 000 mètres de galerie, la relation survie du réseau de foggaras : pérennité du peuplement perd beaucoup de sa spécificité dans un système économique qui tend à la productivité et rend obsolètes les formes d'agriculture héritées.

Irrigation dans une palmeraie du Gourara. Au premier plan, le peigne répartiteur et le départ des séguia dont l'une alimente le bassin réservoir (photo J. Bisson).

- 8 Il n'en demeure pas moins que les activités rurales restent le fondement de la vie du Gourara – exception faite pour la capitale, Timimoun (F. Colonna, 1989), qui a vu se multiplier les activités tertiaires : administration, commerces, services. Elles reposent sur des cultures d'autosuffisance, sur les dattes, principalement vendues dans les pays sahéliens, sur la production de légumes pour le marché local ou l'exportation vers les villes du Nord (tomates, piments...) – toutefois beaucoup moins qu'au Touat voisin, placé dans de meilleures conditions climatiques : absence de gelées, précocité des légumes-primeur – mais elles sont inséparables des migrations de travail temporaires qui conduisent nombre de chefs de ménage vers les bassins d'emploi du Bas-Sahara, celui des pétroliers en particulier, celui des grandes villes en pleine croissance plus généralement. Car les rentrées d'argent qui en résultent sont investies dans l'habitat, la modernisation agricole, avec en priorité l'installation de motopompes, voire l'achat d'une camionnette pour les transports à faible distance : une double activité qui explique pour une large part le retour des émigrés vers leur communauté d'origine, d'où le surprenant maintien des populations dans les ksour, même isolés en plein erg (J. Bisson, 1983).
- 9 Depuis les années 60, l'amélioration du réseau routier, la fréquence du recours aux liaisons aériennes pour les commerçants et les travailleurs des chantiers lointains, le glissement vers des emplois salariés, l'application d'une grille d'équipements jusque dans les oasis les plus isolées, ont profondément modifié les conditions de vie d'une région qui, depuis le siècle dernier, souffrait d'être localisée dans un angle mort, entre d'une part l'axe Saoura-Touat-Soudan (aujourd'hui Mali), d'autre part l'axe Ghardaïa-El-Goléa-Niger, destituée qu'elle était dans son rôle de relais caravanier en direction du Tafilelt marocain, ou de Ouargla, autre « port » du désert – en somme, c'est au

caractère fortement insulaire du groupe que le Gourara était redevable d'une personnalité fortement accusée (M. Mammeri, 1973). Sans doute, le Gourara, du fait de son appartenance au monde zénète, et parce qu'il se trouvait sur les grands axes caravaniers du Sahara occidental (contrôlés durant des siècles par les Berbères de rite ibadite, comme ailleurs au Sahara, de Sigilmassa au Fezzan par Ghardaïa et Ouargla : il en reste une parenté architecturale mzabite dans les mosquées de quatre agglomérations du Gourara, Timimoun, Badriane, Charouine et Ouled Saïd), a longtemps – c'est-à-dire du xv^e siècle au début xx^e – maintenu d'étroites relations avec le Maroc, plus par l'intermédiaire des confréries religieuses (du Tafilalet ou d'Ouezzane) que par le biais de représentants du pouvoir chérifien dont l'autorité s'était considérablement affaiblie. Certes, à partir de l'occupation française (1901), le rattachement administratif aux Territoires du Sud de l'Algérie coloniale non seulement l'a fait basculer du côté algérien, mais encore (et surtout) a entraîné l'arrivée d'une catégorie sociale arabophone, les Chaanbas de Metlili, qui a rapidement su accumuler du capital (grâce à des activités commerciales amplement favorisées par un efficace réseau de relations tissé à travers le Sahara), puis réussi à s'introduire dans les associations de propriétaires de foggaras et par ce biais contrôler la possession du sol, enfin à s'insérer dans les nouvelles structures administratives, avec l'agrément des autorités. Aussi bien, dès les premières années de l'Algérie socialiste, la société zénète s'est trouvée prise dans une ambiguïté majeure : d'un côté elle était politiquement marginalisée, d'un autre elle se trouvait contrainte pour survivre (par suite de la perte de sa force de travail : les Noirs qui ont vu dans le travail salarié un moyen de briser leur statut social inférieur) à s'intégrer économiquement dans les circuits modernes (migrations de travail vers le Nord-Est saharien ou embauche sur un chantier régional, adoption de cultures pour la vente), comme l'ensemble des régions sahariennes (J. Bisson, 1993).

- 10 Conséquences de ces flux croisés, la région connaît un certain brassage des populations, plus particulièrement sensible dans la capitale, Timimoun. Malgré tout, le Gourara, enserré dans un maillage de relations internes dont la vitalité est attestée par l'importance que revêtent les fêtes de zaouïas (quand bien même la fête aurait tendance à se muer en un spectacle folklorique), de surcroît bénéficiaire des infrastructures étatiques (notamment en équipements scolaires et sanitaires), avec une agriculture soutenue par la double activité que procurent les migrations temporaires de travail, affirme une vigoureuse cohésion : sa traduction la plus tangible est perceptible jusque dans le champ culturel dont la pratique de l'*ahellil** (à rapprocher de l'*ahellil* du Moyen Atlas marocain, également forme de poésie religieuse, ou de l'*ihellalen* de Kabylie désignant les groupes de jeunes qui chantent avant de réveiller les dormeurs, pour le repas de la nuit, durant le mois de ramadhan) reste la manifestation la plus prisée des Zénètes (M. Mammeri, 1984), et de plus en plus des Noirs (qui y voient une promotion sociale), mais elle se lit aussi dans l'étonnante croissance démographique de ksour pourtant placés dans des conditions difficiles, et que l'on aurait cru, il y a trente ans, condamnés à un dépérissement rapide.

Maison gourari typique (Ksar d'Ouajda). Entrée coudée, cour intérieure étroite, pièce de réception sur la terrasse.

- 11 Toutefois, la cohésion apparente que masque le sentiment d'appartenance à une région très typée – le Gourara –, n'est pas exempte d'un certain renforcement des catégories sociales dominantes dont l'Algérie, toute socialiste qu'elle fût, s'était parfaitement accommodée. L'évolution vers un système libéral accentué par un désengagement relatif de l'État (Y. Guillerrou, 1993) ne va-t-elle pas conforter une minorité qui, en faisant prévaloir ses intérêts, accentue les clivages sociaux ? Car l'émergence d'une nouvelle stratification sociale, tantôt héritière des hiérarchies traditionnelles habiles à ne pas laisser le pouvoir leur échapper, tantôt basée sur des critères fondamentalement économiques, risque de dissoudre la spécificité zénète, elle-même passablement ébranlée dans ses fondements, du fait qu'elle passe « d'une civilisation du signe, de la communication verbale et de la participation à des valeurs communes, à une civilisation de l'objet, de la marchandise et de la passivité... comme si la satisfaction des besoins matériels avait pour corollaire la perte de sens » (R. Bellil, 1984). En d'autres termes, ce que le volontarisme homogénéisateur du pouvoir politique n'avait pu réaliser dans ses velléités de casser la société civile, les nouvelles orientations pourraient fort bien y parvenir.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGIER P., « Ahellil », *Encyclopédie berbère*, tome III, p. 313-315.
- BELLIL R., « Migrations et évolution de deux qsar du Gourara : At Saïd et Timimoun », *Études et documents berbères*, 10, 1993 (p. 139-169).
- BISSON J., *Le Gourara, étude de géographie humaine*, Institut de Recherches Sahariennes, Université d'Alger, 1957, mémoire n° 3, 222 pages + planches hors-texte.
- BISSON J., « Les hommes et leurs travaux au Sahara ; l'enseignement de la photographie aérienne », *Société Française de Photogrammétrie, bulletin n° 10*, Saint-Mandé, 1962 (p. 13-34).
- BISSON J., « L'industrie, la ville, la palmeraie. Un quart de siècle d'évolution au Sahara Algérien », *Maghreb-Machrek*, n° 99 (p. 7-29) et n° 100 (p. 25-41), 1983.
- BISSON J., « Mythes et réalité de la Sebkha de Timimoun : le piroguier, le sequoïa et le Zénète », *Études Méditerranéennes*, fascicule 11, C.I.E.M., Université de Poitiers, 1987 (p. 191 -205).
- BISSON J., « Les foggaras du Sahara algérien, déclin ou renouveau ? » *Les eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes souterraines* (réunies par les soins de Daniel Balland), Université Paris-Sorbonne, 1992 (p. 7-26).
- BISSON J., « Le Sahara dans le développement des États maghrébins », *Monde Arabe, Maghreb-Machrek* n° 134, octobre-novembre-décembre 1991, p. 3-27 et n° 135, janvier-février-mars 1992, p. 79-106, Paris, La Documentation Française.
- BISSON J., *Développement et mutations au Sahara maghrébin*, C.R.D.P., Orléans-Tours, 1993, 172 pages + planches diapositives.
- CAPOT-REY R., *Le Sahara Français*, PUF, Paris, 1953, 565 pages.
- CAPOT-REY R., Cornet A. & Blandin de Thé B., *Glossaire des principaux termes géographiques et hydrogéologiques sahariens*, Institut de Recherches Sahariennes, Université d'Alger, 1963, 83 pages.
- CORNET A., « Essai sur l'hydrogéologie du Grand Erg Occidental et des régions limitrophes – Les foggaras », *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, tome VIII, 1952 (p. 71-122), avec carte hors-texte.
- COLONNA F., *Timimoun. Une civilisation citadine*, Entreprise Algérienne de Presse, Alger, 1989, 44 pages + planches photographiques.
- DUBOST D., « Aridité, agriculture et développement, Le cas des oasis algériennes », *Sécheresse*, 1992-93 (p. 85-96).
- ECHALLIER J.-C., « Forteresses berbères du Gourara, Problèmes et résultats de fouilles », *Libyca* 1973, volume XXI (p. 293-302).
- ECHALLIER J.-C., « Villages désertés et structures agraires anciennes du Touat et du Gourara », Paris R.M.G., 1972.
- GUILLERMOU Y., « Survie et ordre social au Sahara, Les oasis du Touat-Gourara-Tidikelt en Algérie », *Cahier des Sciences Humaines* 29 (1), 1993 (p. 121-138).
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères* (Traduction de Slane), 2^e édition, Paris, 1925-1934.

LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, Paris, 1896-1898, t. III.

MAMMERI M., Augier P., Cambuzat P.-L., Colonna F, Henni T., « Le Gourara, Éléments d'étude anthropologique », *Libyca*, tome XXI, C.R.A.P.E., Alger, 1973 (p. 240-292).

MAMMERI M., *L'ahellil du Gourara*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1984, 446 pages.

PIERRET, *Étude du dialecte maure...*

REBOUL E., « Le Gourara, Étude historique, géographique et médicale », *Archives de l'Institut Pasteur d'Algérie*, tome XXXI n° 2, juin 1953 (p. 164-246).

ROGNON P., *Biographie d'un désert, le Sahara*, Paris, 1994 (2^e édition), 347 pages.

SAVORNIN J., « Le plus grand appareil hydraulique du Sahara », *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, tome IV, 1947 (p. 25-66 + planche hors-texte).

INDEX

Mots-clés : Agriculture, Nomadisme, Sahara